

# LYCÉE MOLIÈRE

71, RUE DU RANELAGH. — PARIS

---

ASSOCIATION AMICALE  
DES ANCIENNES ÉLÈVES

---

## BULLETIN MENSUEL

N° 6. — Avril 1907

---

### SOMMAIRE :

- I *Invitation à la prochaine Conférence.*
  - II *Les Réunions du Mois.*
  - III *Liberté, Égalité, Fraternité. (Conférence de M. Psichari).*
  - IV *Impressions de Grèce. (Conférence de M. Dalmeyda).*
  - V *La vente de Charité.*
  - VI *La Société de Bienfaisance : Le Cercle Amical.*
  - VII *English Club.*
  - VIII *Deutscher Verein. — Février et Mars.*
  - IX *Mariages, Naissances, Décès.*
  - X *Sociétaires et aspirantes nouvelles.*
  - XI *Avis et Correspondance.*
  - XII *Changements d'adresses.*
- 

### Invitation à la prochaine conférence

---

Vous êtes priées d'assister à la prochaine conférence que M. Challaye, agrégé de Philosophie veut bien faire dans la Salle de l'Association le jeudi 11 avril à 5 heures.

**IMPRESSIONS SUR LE CONGO FRANÇAIS**

## Les Réunions du Mois

---

Les Réunions de couture auront lieu les :

Mardi 16 avril ;

Mercredis 10 et 24 avril ;

Mardis 7 et 21 mai ;

Mercredis 8 et 12 mai ;

Le « Cercle amical » se réunira le dimanche 14 avril à 2 heures.

L'« English Club » convoque ses membres pour le samedi 13 avril (en raison des congés de Pâque, la réunion est reculée d'une semaine).

Le « Deutscher Verein » se réunira le mardi 9 avril à 2 h. 1/2.

La Société de Bienfaisance convoque ses membres pour le jeudi 11 avril à 4 heures.



Conférence faite le 13 Décembre par M. Jean PSICHARI,  
Professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes

SUR

**LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ**

---

Nous sommes heureuses de pouvoir donner *in-extenso* quoique un peu tardivement, la très intéressante conférence que M. Jean PSICHARI a bien voulu nous faire le 13 Décembre dernier. Nous avons annoncé dans notre Bulletin de Janvier que cette publication avait été retardée parce que les nombreuses et absorbantes occupations de M. PSICHARI ne lui avaient point permis plus tôt de revoir les notes que nous avons pu prendre tandis qu'il parlait. Nous lui renouvelons nos bien sincères remerciements pour toute la peine qu'il a doublement prise pour nous et lui laissons maintenant la parole :

Mesdemoiselles et chères collègues, je vous demande la

permission de m'exprimer ainsi, puisqu'au premier rang parmi vous j'ai le plaisir de voir plusieurs professeurs ; et je suis heureux que le français n'ait pas de féminin pour cette expression, pour qu'enfin cesse la différence si ridicule que l'on fait entre les deux sexes. Je tiens d'abord à vous remercier d'avoir bien voulu venir m'entendre. Je veux aussi vous dire un petit mot pour vous rassurer sur le sujet : ce n'est pas ici une conférence politique, ou, tout au moins, elle ne sera pas politique dans le sens où l'on prend généralement ce mot. Si politique veut dire ce qui regarde la société, je ferai peut-être un peu de cette politique-là. Je m'excuserai ici encore de traiter devant vous un sujet si ardu, mais cependant je n'insiste pas, car je crois que les femmes sont susceptibles d'entendre un sujet un peu dur, et même qu'elles savent s'ennuyer plus aimablement que les hommes.

Le sujet que je compte traiter devant vous constitue la devise républicaine. C'est un mot que nous voyons écrit partout, sur les murs de tous les monuments. Je me rappelle ici Dante, qui a deviné une grande partie de nos idées modernes et qui avait presque prévu au XIII<sup>e</sup> siècle ce que nous devions écrire plus tard sur nos murs. Je n'hésite pas à citer ces deux vers en italien, parce que je sais que plusieurs personnes présentes comprennent cette langue :

Queste parole di colore oscuro  
Vid'io scritte al sommo d'una porta.

« Ces paroles au sens obscur ont été écrites au haut d'une porte, je les ai vues ». C'est ce qui arrive chez nous ; nous voyons ces mots : liberté, égalité, fraternité, écrits partout, mais nous ne savons pas ce qu'ils veulent dire. Si on est sincère avec soi-même, il faut se dire qu'il est très embarrassant de les comprendre car, en effet, ces trois mots ne nous apparaissent pas tout de suite dans leur sens philosophique et politique. C'est l'histoire des idées ou des théories contenues dans chacun de ces trois mots que je voudrais vous exposer ici.

La Révolution française a fait un chef-d'œuvre en créant cette formule, mais elle ne se rendait pas compte de ce chef-

d'œuvre, comme cela arrive souvent. Il n'est pas même tout-à-fait sûr que les révolutionnaires aient composé de propos délibéré cette devise. A un certain moment, il n'y avait que liberté, égalité, le mot fraternité n'existait pas encore; d'après Aulard, auquel j'ai demandé des renseignements, et qui m'en a donné quelques-uns. En 1789, il n'existait même pas de devise républicaine proprement dite. Puis, apparaissent les mots : liberté, égalité, fraternité ou la mort. On crie souvent à ce propos que les révolutionnaires sont abominables, qu'ils veulent immédiatement mener leurs ennemis à la mort, mais c'est un contre-sens ; la véritable signification est la même que dans l'expression : la victoire ou la mort, c'est-à-dire que si nous n'avons pas ces trois choses, nous préférons mourir.

M. Aulard croit que c'est à ce moment, vers 1792, que le mot *fraternité* est venu s'ajouter aux deux autres, et qu'il est issu du club des Cordeliers. Peut-être le mit-on simplement pour qu'il y eût trois mots. En effet le chiffre trois est un chiffre fatidique qui a toujours joué un grand rôle dans l'humanité. Les chansons populaires, qui sont faites par le peuple, comprennent toujours trois personnages : deux oiseaux, par exemple, qui regardent, l'un dans un sens, l'autre dans la direction opposée et le troisième qui raconte l'histoire. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles le terme fraternité est venu s'ajouter aux deux autres. Vous allez voir tout à l'heure que ce mot est le plus difficile à comprendre et qu'il est assez délicat à expliquer.

Les mots les plus compréhensibles à tout le monde sont placés les premiers, ainsi le mot égalité suit le mot liberté, parce que son sens est plus difficile à saisir, enfin la fraternité vient en dernier, et ce mot n'a peut-être été mis que pour répondre à un remords du rédacteur.

Nous commencerons par parler de la liberté. C'est là le cri de la Révolution, « *Liberté, Liberté chérie, combats avec tes défenseurs* », la Révolution se fait tout entière autour de l'idée de liberté, on lutte à cette époque pour les libertés sociales et individuelles, et l'idée de liberté se répand en

Europe par les rapports, par les guerres même, avec l'étranger. Mais qu'est-ce qu'on entend par liberté ? Il faut distinguer d'abord entre la liberté politique et la liberté nationale. La liberté nationale est le fait d'être indépendant et de ne pas être soumis à un joug étranger. La liberté nationale n'a pas toujours et partout existé ; ainsi en 1821, les Grecs luttent pour acquérir cette indépendance, de même en 1897, la Crète se soulève pour lutter contre le joug de la Turquie, enfin, on massacre encore dans cette même Turquie d'une manière épouvantable les Arméniens. Le Grand Turc est la honte de notre temps. Les Arméniens sont encore sous son joug. Il en était de même des Vénitiens du temps où ils étaient sous la domination autrichienne. Je puis vous citer à ce propos un trait assez joli : les Autrichiens avaient la régie du tabac, et les Vénitiens qui étaient de grands fumeurs, se privaient cependant de fumer pour ne point enrichir leurs ennemis.

La liberté politique est souvent confondue avec la liberté nationale, car quand il n'y a pas de liberté nationale, il n'y a pas, ou presque pas de liberté politique. Mais une nation libre peut ne pas avoir de liberté politique, le cas des Russes est frappant à ce sujet. Ils n'ont aucune liberté politique, on les envoie, sous un prétexte souvent futile, en Sibérie, et ils n'ont eu que bien récemment une représentation nationale. En Allemagne aussi, on ne possède pas toutes les libertés politiques, le crime de lèse-majesté y existe encore, et il paraît que si, dans un lieu public, quelqu'un après avoir bu quelques verres de bière de trop se livre à un petit jeu de mots sur l'empereur, il est mis en prison, il y a partout des gens qui espionnent.

La liberté politique, c'est de ne point être esclave. L'esclavage de l'antiquité est resté dans les temps modernes sous d'autres formes, ainsi la féodalité n'était qu'un esclavage étendu et modifié. La liberté politique est aussi le droit du citoyen, à prendre part aux affaires du pays, puis à se donner des lois. Les femmes voteront sans doute un jour, mais les femmes n'ont pas encore toutes les libertés politiques. Il y a

un pays qui nous donne en tout l'exemple de la liberté, c'est l'Angleterre. Voilà pour la liberté politique.

Il y a encore une autre liberté, c'est la liberté intérieure, la plus difficile de toutes et qui suppose un travail sur soi-même. Lorsque l'on porte un jugement, il faut se demander d'où vient ce que l'on dit ; souvent on verra que l'on ne juge ainsi que parce que telle personne vous a dit telle chose, il faut alors se dire : « Je vais voir les choses en elles-mêmes, si le jugement est juste, s'il est raisonnable, eh bien, je le ferai mien, sinon je veux juger d'après mes propres idées ». C'est ce qui fait l'esprit critique. Dans l'explication d'un texte, on applique la même méthode. Plus nous travaillerons de ce côté, plus nous agirons dans le sens de la liberté, car c'est la liberté intérieure qui est la mère de toutes les autres. Liberté nationale, politique, morale, intellectuelle, voilà donc tout ce que comprend le mot liberté. Il a donné tout ce qu'il contient. Vous me direz qu'il y a des pays qui n'ont pas toutes ces libertés et que nous les négligeons.

Mais il faut distinguer entre la théorie et la pratique ; au point de vue théorique, l'idée a été jusqu'au bout, en pratique, c'est différent. L'évolution de l'idée de liberté est complète à l'heure qu'il est, elle est même si complète que l'on se met à faire la critique même de ces idées. Peut-être pourrait-on démontrer que l'idée de liberté morale n'existe pas. Dans cette réunion, vous n'êtes pas libres et je ne suis pas libre. Je n'ai pas le droit de tousser, et si je suis si enrhumé que je ne puisse parler sans tousser continuellement, j'aurais dû ne pas venir et m'excuser. Je ne jouis d'aucune liberté physique, je ne jouis d'aucune liberté morale, je suis obligé de faire attention à ce que je dis, de ne pas aborder par exemple des questions politiques. Mon auditoire n'a pas plus de liberté, si quelqu'une d'entre vous veut chanter, elle ne pourra pas se mettre à chanter en pleine conférence, ni moi non plus, n'est-ce pas ?

Il y a donc entre nous une entente tout-à-fait volontaire. Dans un état, politique, dans le meilleur état, qu'on puisse imaginer, c'est la même chose, on n'a pas la liberté entière

physique et morale. Dans la conversation, les femmes ont la faculté de parler deux à la fois et se faire comprendre, moi je ne le peux pas ; par conséquent, la liberté de ma conversation est limitée par celle de mon ami. Au théâtre, dans une grande conférence, il y a des personnes qui sont hostiles à l'orateur, en l'entendant parler, elles voudraient l'applaudir, mais elles ne sont pas libres de le faire, car sans cela on ne leur payerait pas leurs quarante sous. D'après cela on voit que nous ne sommes donc jamais libres. Ceci tient à l'une des plus grandes découvertes morales que l'on ait faites ; c'est que l'individu n'existe pas, il est inexistant. Mais il y a une théorie inverse. Voilà ce que répondent les philosophes qui ont médité sur la question : « Ne nous perdons pas dans des pensées chimériques, voyons les choses comme elles sont ». Mais c'est qu'ils ne voient pas les choses comme elles sont, c'est très difficile de voir les choses comme elles sont. Les philosophes de la théorie libertaire disent que c'est toujours notre individu que nous voulons satisfaire ; quand nous mangeons par exemple, c'est pour nous et non pas pour nos voisins, même une mère ne peut pas manger pour son enfant, lorsque celui-ci est malade. Ils sont conduits au culte du moi. Que voulez-vous répondre à cette théorie ? Moi, ce n'est pas mon avis ; je ne crois pas du tout que je mange pour moi. Je mange pour vivre, c'est vrai, mais pour vivre où et avec qui ? Est-ce pour vivre seul, ou pour vivre avec d'autres individus ? Il faut rejeter le premier cas, ainsi donc nous n'avons plus d'individu individuel, nous n'avons plus que des individus sociaux. C'est une différence énorme. Si l'individu était seul, il mangerait pour manger, voilà la seule représentation de l'individu que nous pouvons nous faire, mais s'il vit seul, il faut qu'il se suffise à lui-même : cet individu n'a jamais existé et ne se verra pas. De même, les martyrs qui meurent pour une idée, sont des gens qui meurent pour un idéal, or un idéal est commun à une agglomération de gens. Pour que le moi existe, il faut qu'on puisse l'opposer au non-moi. Cette théorie de l'individualisme a exercé une grande influence sur la littérature, elle a produit le roman de Robinson Crusoé qui se

trouve dans une île déserte, mais il n'est pas seul, il a Vendredi et il a une Bible, et cette Bible lui vient des hommes. Entre parenthèses, Robinson a existé : c'était un marin, Alexandre Solkizk, qui a passé quatre mois sur une île déserte, après quoi, il ne parlait plus, il courait comme une chèvre, il était chevelu comme une bête. C'est de là que je suis parti pour mon Robinson à moi, car je suis aussi en train de faire un Robinson, mais je ne sais si j'aurai jamais le temps de le finir. Mon Robinson arrive dans une île déserte, il fait une exploration de son île, il a peur de trouver des sauvages, des bêtes féroces ; lorsqu'il a fait le tour de l'île, et qu'il voit qu'il n'y a pas de danger d'aucune sorte, alors il tremble, car il sent qu'il est vraiment solitaire. Ensuite il arrive à gagner une autre île où il y a des animaux, peu à peu il se rapproche des animaux au point de vue physique et intellectuel. Il ne pouvait pas vivre sans des animaux, on ne peut pas supporter même le ciel dans la solitude, cette immense étendue vous écrase.

On s'agit beaucoup sur cette question de notre temps. Cette conception de l'individu est une idée assez basse aboutissant à une idée exagérée de soi, c'est très mauvais. La vérité, c'est qu'on ne voit pas les choses comme elles sont. Il n'y a pas d'individu, il n'y a rien qu'un ensemble d'individus, puisque les individus ne vivent qu'en société. Mais voyez les conséquences. Si chaque individu veut avoir sa liberté, il faut aussi qu'il existe de l'égalité entre les individus. Si tout le monde se gêne, il faut que tout le monde se gêne au même degré. On est obligé de se gêner ; comme on dit sous une forme populaire dans la phrase suivante : « La place de ton pied, il faut que je m'en passe. » En somme, c'est un sacrifice que nous faisons perpétuellement en quelque sorte pour autrui, parce que nous vivons dans un état social. L'idée d'égalité est donc contenue dans la liberté ou pour mieux dire extraite de l'idée de liberté.

Mais on objecte que tout le monde n'est pas semblable, même au point de vue physique. Si par exemple quelqu'un a perdu un œil, une jambe ou un bras, il est certain qu'il est inférieur à la plupart des gens, mais si nous ne pro-

fitons pas de cette infirmité pour le maltraiter, si nous le traitons de la même manière que les autres, c'est que nous avons fait abstraction de son infériorité physique, nous l'avons donc considéré comme un égal. L'article I de la Déclaration des Droits de l'Homme est conçu de la façon suivante : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. »

Il est possible d'ailleurs que les révolutionnaires ne se soient pas rendus compte qu'ils livraient bataille surtout pour l'idée d'égalité, mais ils l'ont posée et proclamée les premiers.

Je vous ferai remarquer ici que la doctrine philosophique qui donne la plus grande part à l'idée d'égalité est le socialisme. Pour ne pas froisser les idées personnelles, je vous citerai le socialisme de Fourier, les idées saint-simoniennes, qui unifiaient même la musique au phalanstère de Ménilmontant. Nous pouvons trouver des racines du mouvement d'égalité jusque dans le passé. Le cardinal Richelieu, en coupant la tête aux nobles, aide à la réalisation de l'égalité. Il n'y a pas de société moderne possible sans égalité. Nous ne pourrions plus nous passer de l'égalité devant la loi, ni revenir à la juridiction des seigneurs.

Sous Louis-Philippe, on lutta pour l'égalité autour du suffrage restreint et de telle façon que Napoléon III lui-même fut obligé de sanctionner le suffrage universel. Depuis la Révolution, à la place des galeries de tableaux privées, s'élèvent des musées nationaux ouverts à tous, il y a de même des bibliothèques publiques, des hôpitaux, des squares, le service militaire obligatoire pour tous, toutes manifestations de l'égalité qui a pénétré nos mœurs.

Il semble que l'idée d'égalité soit quelquefois contraire à celle de liberté. Il y a des gens qui peuvent dire que leur conscience leur défend de faire le service militaire, ou partageant les idées de Rousseau, ils peuvent dire qu'ils ne veulent pas que leurs enfants apprennent à lire, et comme l'instruction est obligatoire, ils ne peuvent écouter leur conscience. Mais cependant la liberté est indispensable à l'égalité, puis-

que l'égalité est encore le droit de chacun de dire ce qu'il pense, qu'il soit ouvrier, professeur ou instituteur. D'ailleurs à mon avis, il n'y a pas une si grande différence entre l'ouvrier et le professeur. Chacun tâche de faire quelque chose de la matière qui lui est confiée, et ici je dis qu'il faut que chacun puisse dire sa pensée, il faut que chaque être arrive à la pleine expression de sa personnalité, il faut que les hommes de toute classe puissent se développer intégralement.

J'arrive à l'idée de fraternité. Cette idée n'a pas de chance, car elle arrive en dernier. Il n'y a cependant plus qu'un petit effort à faire. Si nous concevons l'idée d'égalité, il suffit de l'étendre en dehors de notre nation, c'est-à-dire dans les rapports avec les autres pays, et nous avons la fraternité, fraternité de toutes les races, de tous les hommes, conception très chère à la génération révolutionnaire. L'idée d'égalité se retrouve dans la fraternité avec une grande amplification, tous les hommes sont des frères, les frontières sont supprimées, il y aura une humanité unique, il n'y aura plus de patrie, il n'y aura plus que l'humanité. Voilà, direz-vous des idées mauvaises, inexplicables. Pas du tout, ces idées ont leurs racines dans le passé et sont appliquées, en partie, dans le présent. Gaston Paris dit un beau mot dans sa préface d'une Histoire littéraire : « La France est un pays d'amour ». La France, en effet, est un produit de nations tout-à-fait variées, elle comprend des Bretons et des Provençaux qui parlent des langues différentes, le breton est aussi loin du provençal que le grec de l'espagnol. Cependant ces deux provinces, qui auraient pu dire qu'elles voulaient rester séparées, se sont unies à un ensemble plus grand pour former la France. Ne peut-on pas supposer que l'Europe un jour sera aussi unie que la France? Napoléon I<sup>er</sup> a presque failli fonder les États-Unis d'Europe, et c'est sa grandeur à mes yeux. On ne peut non plus oublier ce bel élan internationaliste qui porta, en 1821, les Français, les Anglais et les Russes à courir au secours des pauvres Grecs qui se débattaient contre un oppresseur trop fort. Actuellement, il existe un véritable internationalisme au point de vue intellectuel. D'ailleurs, à toutes les époques, les litté-

ratures des différents pays ont exercé entre elles des influences réciproques. Dans l'Europe actuelle, il n'y a pas un seul mouvement national qui ne devienne international, et par exemple on s'intéresse passionnément aux Slaves qui luttent pour leur liberté. D'ailleurs, au point de vue de la patrie, de notre pays qui a lancé dans le monde les trois mots : liberté, égalité, fraternité, ne serait-ce pas beau que ce même pays s'efforçât à faire l'humanité unie ?

Je terminerai par quelques vers de Lamartine, extraits de sa *Marseillaise de la paix* ; qui expriment magnifiquement cette dernière idée de fraternité :

« Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races  
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?  
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?  
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?  
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,  
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent nos pas ?  
Déchirez ces drapeaux, une autre voix vous crie :  
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,  
La fraternité n'en a pas ».

« Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve :  
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,  
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve  
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident ».

« Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,  
Qui bornent l'héritage entre l'humanité ;  
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières,  
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.  
Ma patrie est partout où rayonne la France,  
Où son génie éclate aux regards éblouis :  
Chacun est du climat de son intelligence,  
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :  
La vérité, c'est mon pays ! »

« Roule libre et paisible entre ces fortes races  
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier,  
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces,  
Fonde au soleil du siècle avec l'eau du glacier ! »

« Vivent les nobles fils de la grave Allemagne  
Le sang-froid de leurs fronts couvre un foyer ardent,  
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,  
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.  
Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,  
La pensée y descend dans un vague profond,  
Leur cœur sûr est semblable au puits de la sirène,  
Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,  
Ne remonte jamais du fond. »

« Roule libre et fidèle entre les nobles arches,  
O fleuve féodal, calme, mais indompté !  
Verdis le sceptre aimé de tes rois patriarches,  
Le joug que l'on choisit est encore liberté ! »

« Et vivent ces essaims de la ruche de France,  
« Avant-garde de Dieu, qui devancent ses pas !  
Comme des voyageurs qui vivent d'espérance,  
Ils vont semant la terre, et ne moissonnent pas...  
Le sol qu'ils ont touché germe fécond et libre,  
Ils sauvent sans salaire, ils blessent sans remord :  
Fiers enfants, de leur cœur l'impatient fibre  
Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre  
Pour lancer l'idée ou la mort ! »

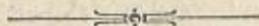
« Roule libre et bénis ces deux anges en ta course,  
Souviens-toi pour eux tous de la main d'où tu sors :  
L'aigle et le fier taureau boivent l'onde à la source,  
Que l'homme approche l'homme, et qu'il boive au deux bords ! »

« Amis, voyez là-bas : — La terre est grande et plane !  
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil,  
L'espace y lasse en vain la lente caravane,  
La solitude y dort son immense sommeil.  
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides,  
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts.  
Là, comme un stylet d'or, l'ombre des Pyramides  
Mesure l'heure morte à des sables livides  
Sur le cadran nu des déserts ! »

« Roule libre à ces mers où va mourir l'Euphrate,  
Des artères du globe enlace le réseau,  
Rends l'herbe et la toison à cette glèbe ingrate :  
Que l'homme soit un peuple et les fleuves une eau. »

Pour moi, ce que j'aime dans la fraternité c'est l'amour qu'elle contient.

Je crois que cet instinct est un fait primordial, un fait d'amour, qui est au fond de toutes les agglomérations humaines, et qui est encore susceptible de tous les développements. Dans la formule que nous a léguée la Révolution, l'idée de fraternité a quelque chose de bienfaisant, c'est comme une larme du cœur qui vient attendrir et élargir la devise républicaine d'une logique trop sèche et combative. Rien à mon avis n'est supérieur à la bonté, et toutes les grandes idées qui se conçoivent et qui s'accomplissent ne s'appliquent jamais à un seul individu mais à l'humanité tout entière, par un effet de l'amour.



## Impressions de Grèce

(Olympie, Delphes, Athènes)

*Conférence faite au Lycée, par M. DALMEYDA, professeur  
au Lycée Michelet*

La Grèce toujours attrayante par ses éternelles beautés avait attiré au Lycée, le jeudi 14 mars, un grand nombre d'entre nous.

Quel sujet toujours intéressant malgré tout ce qu'on en a dit et ce qu'on en sait. Et, puisque les rives de l'Épire sont si loin de nous et qu'il est si rare de pouvoir aller admirer sous le ciel et le climat d'Orient les incomparables merveilles de l'Antiquité, il ne faut jamais manquer l'occasion d'écouter ceux qui ont eu ce bonheur et sont revenus pleins d'enthousiasme. M. Dalmeyda nous a conté son voyage d'une façon fort intéressante, accompagnant ses récits de jolies projections lumineuses, et nous le remercions vivement du plaisir qu'il nous a causé comme aussi de celui qu'auront les absentes en lisant le compte-rendu *in-extenso* de cette causerie.

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

Je dois commencer par vous faire un aveu qui coûte beaucoup à mon amour-propre mais que je dois à la vérité : je n'ai pas découvert la Grèce. Il ne m'est pas arrivé la même bonne fortune qu'à certains de nos chroniqueurs qui découvrent journellement la Bretagne ou le pays basque ; je vais donc vous parler de choses qui ne sont pas inconnues, mais comme la Grèce est un pays féeriquement beau, peut être le plus harmonieux pays du monde, l'enthousiasme qu'on éprouve devant ces ruines et ces paysages est toujours nouveau. Mon récit sera d'ailleurs illustré d'images, et pour les sites de Delphes, M. Homolle, directeur des Musées Nationaux m'a prêté très aimablement des vues inédites qui sont sa propriété.

J'ai fait le voyage par Brindes : quarante huit heures de chemin de fer ont précédé la traversée de la mer Ionienne ; de Rimini à Brindes j'ai longé l'Adriatique, et les rivages de l'ancienne Apulie donnent une première initiation à la nature grecque. Ce serait m'écarter de mon sujet que de vous dire l'enchantement de Bari et l'impression quasi orientale que donne son port lumineux. Je ne vous dirai pas non plus le départ de Brindes, l'émotion éprouvée lorsqu'en pleine nuit on entend les grincements des chaînes qui lèvent l'ancre, et qu'on songe que douze heures plus tard, la première escale, à Corfou, doit déjà vous déposer en pays grec.

Dès le matin, en montant sur le pont, j'ai eu devant moi les rivages de l'Épire et les Monts Acrocéarauniens, couronnés de neige ; les ravins desséchés dessinent sur leur belle masse violette des lignes plus foncées en forme de volutes. C'est bien déjà la Grèce avec son aridité lumineuse. Vers onze heures, nous nous sommes arrêtés assez longtemps à Santi-quaranda, l'échelle de Janina. Le croissant turc flotte au-dessus de ses pauvres maisons, des petits chevaux albanais grimpent allégrement sur la route de montagne qui mène au col prochain, vers Janina : c'est déjà un joli morceau de frise.

Deux heures plus tard, escale à Corfou en plein soleil et en pleine lumière. Les montagnes de Corfou forment autour de nous avec les Monts Acrocéarauniens que nous longeons encore.

un large panorama circulaire de montagnes, éclatantes sous le soleil du milieu du jour. Vous savez que Corfou passe pour être l'île d'Alcinoüs et des Phéaciens. C'est pendant la nuit que nous longeons l'illustre Ithaque, mais, à vrai dire, on peut se demander si elle gardera toujours sa gloire d'être la patrie d'Ulysse. M. Dörpfeld bat en brèche les identifications de M. Bérard ; et, si nous l'en croyons, l'Ithaque d'Homère serait Leucade. Aussi se voit-on reçu de façon toute différente suivant qu'on aborde à Ithaque ou à Leucade : les habitants d'Ithaque font un peu grise mine aux archéologues ; ceux de Leucade, au contraire, voyant venir à eux une gloire inespérée, vous reçoivent avec enthousiasme.

Vingt-sept heures après le départ de Brindes, on touche terre à Patras : comme dans tous les ports d'orient, comme Tartarin jadis à Alger, on est assailli par les patrons de barques avec lesquels on fait sa première « symphonie ». La douane grecque a mauvaise renommée ; eh bien j'ai pour devoir de la réhabiliter en ce qui me concerne. Je n'ai pas eu les mésaventures qu'a spirituellement racontées mon excellent maître et ami, M. Hubert Pernot. Il avait dû consigner vingt francs pour un phonographe qui devait lui servir à étudier les dialectes de l'île de Chio. Ajoutons que la langue grecque étant très délicate, la substitution d'un *o* bref à un *o* long sur le registre de la douane avait transformé l'appareil inoffensif de mon ami en un instrument à enregistrer les meurtres. Au retour, il ne put, et pour cause, retrouver l'employé préposé à la restitution. Lettre au ministre Simopoulos, pas de réponse, nouvelle lettre alors où M. Pernot déclare qu'il abandonne son louis comme première souscription pour l'érection d'une statue à Edmond About, sur la place de la Constitution, à Athènes.

Le chemin de fer mène de Patras à Olympie, mais les trains grecs n'ont rien de nos grands express. Dans leur élan le plus impétueux, ils font environ vingt-quatre kilom. à l'heure ; c'est double avantage : ils vous évitent ainsi la fatigue et vous donnent tout loisir d'admirer le paysage. Les wagons sont quelquefois un peu sales ; mais l'inscription ΠΑΠ Πιρéc, Athènes,

Péloponnèse, plus prestigieuse évidemment que P. L. M., vous dédommage du manque de confort. Nous nous arrêtons souvent en pleine campagne ; les gares grecques ne connaissent ni clôtures, ni passages à niveaux. Devant la maisonnette qui sert de gare, est installé un buffet en plein air où l'on vend du vin résiné, des œufs peints en rouge et à demi-cuits, du pain dur, des figues en guirlandes, et les paysans vont le long des compartiments, offrant des sacs pleins de lait caillé, de yaourti, qui s'égoutte en perles blanches. Nous traversons ainsi Lechaena, Gastouni, l'ancienne Gastoigne fondée par les Francs : les maisons basses, d'un gris terreux, se pressent et s'étagent sur la colline comme de grandes taupinières : nous arrivons à Olympie.

Il ne faut pas vous attendre à ce que je vous rende avec des mots le charme du site d'Olympie. Pour s'en représenter l'harmonie simple et sobre, il faudrait penser à une vision antique du Poussin et y ajouter le charme d'une vallée béarnaise. Nous sommes entrés très recueillis dans le Syngrion, le beau musée que M. Syngros a fait construire sur le modèle d'un temple grec et dont le fronton est dominé par un aigle. L'intérieur est divisé en trois parties : le vestibule ou *pronaos*, le *naos* où sont les frontons et les métopes, et la *cella*, le saint des saints, qui contient l'Hermès de Praxitèle.

Les frontons du temple de Zeus, la grande découverte des archéologues allemands, occupent les deux longs côtés du naos. Le fronton de l'est représente Pélops, (chef des Achéens qui s'installent à Pise et fondent les jeux olympiques), se préparant à lutter à la course en char avec Oenomaos. Les personnages sont encore raides et archaïques (détails) ; le fronton ouest au contraire est beau par la vie et le mouvement. Il y a une farouche énergie dans le combat des Centaures et des Lapithes. C'est un corps à corps formidable ; les gestes des centaures sont violents et cyniques et les malheureuses Lapithes se défendent en désespérées (détails).

Je ne vous parlerai ni des métopes représentant les travaux d'Héraklès, ni de l'Hermès de Praxitèle ; le temps me man-

querait pour étudier sa facture souple et flexible, un peu féminine et recherchée peut-être, et le fini de son modelé.

Le musée d'Olympie a sa porte ouverte sur les montagnes qui sont au nord de l'Alphée : ce voisinage est saisissant. Je n'ai pu résister au plaisir de m'étendre sur les bords du Kladéos, petit gave coulant avec force dans un ravin fleuri dominé par le mont Kronion, tout couvert de pins au feuillage bouclé vert sombre. J'entendais à la fois le murmure du Kladéos et la syrinx d'un berger, et tout à coup, comme dans les drames grecs, ce furent les chants de deux demi-chœurs qui se répondaient. Le premier disait très nettement, Bre ke ke kex, bre ke ke kex ; et le second Coax, coax. C'étaient les grenouilles du Kladéos, et je ne pus m'empêcher d'admirer avec quelle fidélité elles avaient gardé le cri de leurs aïeules.

Mais l'Altis sacré m'arrache à cette rêverie pastorale : il a pour gardien un vieux berger qui fait paître ses chèvres parmi les pierres écroulées. De hautes herbes, de grands pins poussent au milieu des ruines : on se sent dans un bois sacré plutôt que dans un champ de fouilles. Ce qui frappe surtout, ce sont les colonnes du temple de Zeus : les glissements de terrain et les inondations de l'Alphée ont fait choir les tambours dans le même axe, de sorte que l'imagination les relève sans effort. Je disparaissais entre deux tambours écroulés : leur diamètre dépasse donc 1<sup>m</sup>80. Par quelles machineries arrivait-on à les mettre debout ?

L'Alphée borne au sud la vallée d'Olympie : c'est un vrai fleuve, le seul fleuve de la Grèce, et au delà se profile la masse violette des montagnes d'Arcadie. L'impression que l'on recoit d'Olympie est une des plus fortes que l'on éprouve en Grèce. Barrès dans son voyage de Sparte dit qu'il a laissé à Daphni une partie de son cœur ; je dirai avec une métaphore qui n'est pas plus hardie que j'ai emporté un peu d'Olympie dans le mien.

Maintenant je vais vous transporter à Delphes : un petit vapeur grec m'a conduit de Patras à Itéa, l'échelle de Delphes. Pendant la nuit de Pâques, nous avons débarqué en canot dans ce petit port solitaire, et nous sommes allés attendre le lever du jour dans une auberge où des palli-cares à têtes rudes entraient l'un après l'autre tenant un cierge en main et se saluant d'un « Christos anesti » (Christ est ressuscité) auquel les autres répondaient « Vévéa anesti » (en vérité il est ressuscité). Au petit jour, je suis monté à Delphes à travers une grande forêt d'oliviers et des gorges de montagnes. J'avais derrière moi le golfe de Corinthe, Amphissa et les monts Khiona et devant moi la muraille étincelante du Parnasse à la double cime.

*1<sup>re</sup> Projection* : Voici le paysage dans son ensemble, bien qu'il y manque le Parnasse ; dans le fond le golfe de Corinthe, Itéa et la mer d'oliviers, le Plistos (Xeropotami) le versant des Kirphis, le nouveau village de Kastri, car vous savez que l'ancien a été exproprié. La pointe de rochers est la citadelle de Krisso (Krissa).

*2<sup>e</sup> Projection* : La gorge de Castalie. Castalie, la source sainte qui descend du Parnasse pure et limpide et coule en petits filets multiples au pied de la roche Hyampeia. C'est là qu'Apollon se baignait et que les pèlerins se purifiaient avant d'entrer au temple. Vous voyez les deux Phédriades, les étincelantes, leur couleur est entre le rose et l'ocre, elles scintillent et reverbèrent impitoyablement le soleil et la lumière ; au dessus d'elles on voit voler le grand aigle aux fauves prunelles que l'Ion d'Euripide écartait du sanctuaire en le menaçant de ses flèches.

*3<sup>e</sup> Projection* : Voici l'ensemble des fouilles dans l'état actuel. *Le Musée*, la route d'Arachova, en bas le mur dit Helleniko, en contrebas du temple le mur polygonal, la *Voie sacrée* qui mène de l'esplanade, où les processions s'organisaient, à l'opisthodomé du temple. Elle passe d'abord devant l'ex-voto de Lysandre, vainqueur à Aegos-Potamos, puis devant l'hémicycle des rois d'Argos, devant l'ex-voto des Athé-

niens après Marathon, devant les *trésors* (petits temples où les villes enfermaient leurs offrandes), trésors de Sicione, de Cnide, de Thèbes, d'Athènes, et devant la colonne des Naxiens.

Le Temple comprenait trois divisions : 1) salle des offrandes, 2) salle des consultants, 3) Adyton ou caverne prophétique avec la source Kassotis aux vapeurs inspiratrices. Rien de tout cela ne subsiste, peut être par l'effet de l'antipaganisme, peut être à cause des tremblements de terre.

La fontaine Kassotis a été seule mise au jour, elle venait du nord, à côté du théâtre.

4<sup>e</sup> Projection : le théâtre qui est au dessus et à gauche du temple, il est très bien conservé ; admirable vue du sanctuaire et du paysage.

5<sup>e</sup> Projection : le stade en pierre rosée, les gradins, la piste, le banc des juges, la place des coureurs, tout est intact.

6<sup>e</sup> Projection : *Marmaria*, en contre bas au milieu des oliviers qui forment une ombre épaisse ; la Tholos ou temple rond en marbre, le temple d'Athéna Pronaia, le gymnase.

7<sup>e</sup> Projection : l'*Aurige* statue en bronze vert trouvé entre le théâtre et le temple, d'une patine admirable. Il faisait partie d'un groupe dédié vers 475 par Polyzalos de Syracuse, frère cadet de Gélon en l'honneur d'une victoire à l'Hippodrome delphique.

8<sup>e</sup> Projection : Thésée et Athéna (trésor des Athéniens) archaïque ; modelé assez vigoureux.

9<sup>e</sup> Projection : Fragment de la Gigantomachie (trésor de Cnide) ; au 2<sup>e</sup> plan, Héraklès combat contre un géant, au 1<sup>er</sup> plan, Dionysos sur un attelage traîné par des lions : un des lions saisit un géant et le mord ; plus loin, Apollon et Artémis tirant de l'arc. Ephialte mort à leurs pieds, et trois géants pressés les uns contre les autres, les attaquant.

10<sup>e</sup> Projection : La colonne des Caryatides : trois femmes dansant légèrement au dessus d'un chapiteau de feuilles d'acanthos. La colonne elle-même représentait une haute tige d'acanthos.

Je suis allé de Delphes à Athènes en traversant le golfe de Corinthe, d'Itéa à Akrata où j'ai rejoint le chemin de fer. Je ne vous dirai pas l'enchantement de ce lundi saint, la couleur du golfe de Corinthe et la beauté des montagnes du Péloponnèse que l'on a devant soi : le « varkaris » m'ayant confié la barque pour ramer lui-même sur une « mer immobile », j'ai eu l'honneur de mettre la barre tour à tour sur le Taygète et sur l'Erymanthe. Après sept heures de traversée à la rame, je rejoignais à Akrata la belle route en corniche que suit le chemin de fer, et le soir j'arrivais à Athènes.

Ce n'est pas sans une certaine émotion ni sans appréhension non plus qu'on entre dans cette ville : on l'a si souvent vue en imagination, les livres d'archéologie, les histoires de l'art nous ont fait admirer de si belles reproductions de ses monuments qu'on a peur d'être désenchanté à la vue des monuments eux-mêmes. Eh bien, je puis vous dire que je n'ai nullement été déçu, et que dès l'abord j'ai été ravi, conquis par cette jolie ville. Car, sans parler des monuments et des souvenirs antiques, Athènes est une ville charmante. Elle est propre, lumineuse et a un air de gaieté : il est vrai que j'y suis arrivé la veille des Jeux Olympiques, mais précisément ces décorations, ces arcs de triomphe, ces retraits aux flambeaux qui ont en général un air piteux et vulgaire, sont là-bas d'une jolie ordonnance, d'un effet très gracieux, et témoignent de la survivance du goût attique. Le plan de la ville est fort simple, et l'on est constamment ramené aux mêmes points : la place de la Constitution où se trouve le Palais Royal et la place de la Concorde. La *Grèce contemporaine* vous a certainement laissé le souvenir de la fameuse route de Patissia où se promenaient jadis les élégants. La route de de Képhissia l'a remplacée : elle est large, bordée de jolis poivriers au feuillage ténu et gracieux, les maisons qui la bordent sont de style antique, et cette architecture, d'un effet si fâcheux sous notre ciel, est, là-bas, tout à fait appropriée à la lumière et au ciel attiques.

Les Athéniens d'aujourd'hui sont les fils autochtones de l'Attique, s'il faut entendre par là qu'ils ont été façonnés par

ce pays d'harmonie et de lumière. Je ne m'enfoncerai pas dans la question mystérieuse des origines. Le voyageur Fallme-  
reyer, au lendemain de la guerre de l'Indépendance, déclarait  
que le peuple grec actuel était slave : assurément les Slaves  
notamment au VIII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, ont envahi la  
Thessalie, une grande partie de la Grèce du nord et le Pélo-  
ponnèse. Mais il n'est nullement prouvé que la submersion de  
l'élément grec ait été complète. En tous cas le caractère des  
Athéniens n'a pas sensiblement changé depuis l'antiquité.  
Ils sont toujours passionnés de politique ; les nombreux  
journaux d'Athènes sont lus avidement, les discussions poli-  
tiques sont violentes et les ténékés (bidons de fer blanc) y  
jouent un rôle important : on en fait des aubades et des séré-  
nades ironiques qui auraient réjoui l'Excourbaniès de Daudet.

L'Hellène sait aussi être indifférent quand il le faut et ne  
pas s'agiter inutilement. L'expression *dembirazi*, « cela ne  
fait rien », revient à tout propos. On a volé un riche : *dembir-  
razi*, il était riche ; on a volé un pauvre *dembirazi*, il gagnera  
d'autre argent. Cette locution *dembirazi* revient sans cesse  
aux oreilles : en sorte que le *dembirazisme* est, on l'a dit jus-  
tement, la grande philosophie de la Grèce moderne.

L'Athénien aime la vie en plein air : il est vrai que ce beau  
ciel invite à la promenade et à la flânerie, et la Place de la  
Constitution regorge d'oisifs qui dégustent leur raki ou leur  
mastic. Le Grec est aussi très amateur de réjouissances, de  
fêtes, de danses, de réunions ; mais il faut dire, à sa louange,  
qu'il s'y donne avec une parfaite correction : les danses ont  
un caractère un peu solennel et même religieux (trata de  
Mégare).

Mais si je vous parle de la population d'Athènes, il serait  
quasi criminel d'oublier le *loustros*. On appelle ainsi le petit  
décrotteur-factotum qui siège sur les places, avec sa belle  
boîte très ornée et une incroyable quantité de vernis (Athè-  
nes est très poussiéreuse) ; il est très vif et intelligent et a  
vraiment sa physionomie à part. Celui-là vit de son travail.  
Hélas, il n'en est pas ainsi de tous les gamins grecs : de tous  
les pavés d'Athènes sortent de petits gavroches hardis et fûtés

qui, dès qu'ils savent marcher, se mettent à suivre l'étranger, le *lord*, pour avoir une aumône. Les deux premiers mots qu'ils disent sont, je le suppose, *papa* et *maman* ; le troisième est assurément le mot « *pendara* » (un sou), qu'ils ont toujours à la bouche. On n'imagine pas jusqu'où peut aller leur persécution tenace. Il est vrai qu'il y entre beaucoup de curiosité : le Grec a, dès l'enfance, une furieuse envie d'apprendre (c'est même une des grandes qualités du caractère hellène) et l'étranger est pour le gamin d'Athènes un bonhomme articulé, nouveau et instructif. Leur insistance a d'ailleurs quelquefois un caractère assez gracieux. Quand nous étions au pauvre petit village de Phykhtia, près de Mycènes, sur la route de Corinthe à Nauplie, nous vîmes venir à nous, la main tendue, quatre petits Grecs à la mine éveillée ; nous ne songions pas à leur donner la fameuse « *pendara* », trouvant que ce n'était pas très éducatif. Ils insistèrent en nous disant dans cette jolie langue — une des plus gracieuses qu'il y ait — « Un sou pour danser », puis « un sou pour chanter », et comme « leur main tendue nous barrait le chemin » je leur donnai une petite pièce de vingt lepta. Nous regardons le paysage, sans plus songer au chant ni à la danse, quand nous vîmes que l'ainé avait retiré ses *tsarouques* (petites pantoufles nationales rouges recourbées et surmontées d'un pompon), et menait une danse lente accompagnée d'une mélodie que tous chantaient en chœur. Ils s'étaient montrés si consciencieux que nous devînmes aussitôt bons amis. Je me fis présenter les plus jeunes par l'ainé et je garde maintenant un souvenir amical à Wassili, Yanni, Athanase, et surtout au plus fûté d'entre eux, à Panayotis de Phykhtia, une noblesse qui en vaut une autre, on peut bien le dire. Bien gracieux aussi étaient les deux petits garçons de Kastri qui nous demandaient des sous, tout près du stade de Delphes, dans un merveilleux endroit où l'on foulait un vrai champ de fleurs. Comme nous leur avions donné ce qu'ils demandaient, leur mère, qui était à quelque distance, voulut qu'ils nous fissent aussi une gracieuseté, et comme c'était le dimanche de Pâques elle leur donna pour nous deux beaux œufs rouges en leur criant : « courez, courez ! ».

Cette mère grecque ne voulait pas rougir de ses fils devant des étrangers : de même l'humble chef de station de Phykh-tia me disait, en me parlant de mes quatre petits amis : « de vrais sauvages ! » Car ces petits mendiants offensaient son patriotisme. Le patriotisme est en effet la plus belle vertu des Hellènes : ils aiment éperdument la Grèce, dans son miraculeux passé, dans son présent, dans le rayonnement futur qu'ils attendent pour elle. Et c'est la raison pour laquelle ils ont deux langues bien distinctes, l'une qu'ils parlent et l'autre qu'ils écrivent, la raison pour laquelle ils ne tolèrent pas qu'on traduise l'Évangile en grec vulgaire. Je n'ai point la prétention de résoudre et en quelques mots, cette très grave question. Je la signale donc en passant mais sans m'abstenir de vous marquer mes préférences. M. Pernot écrivait dans la préface d'un manuel de conversation français-grec-moderne.

« Peut-être les personnes qui auront ce livre entre les » mains, entendront-elles parfois qualifier de patois ou de » jargon le grec dont nous nous sommes servis. Qu'elles se » rassurent. En réalité, la langue de ce livre est celle que » tous les Athéniens emploient inconsciemment dans la con- » versation. Si elle n'a presque aucun rapport avec celle des » journaux, cela tient uniquement à ce que ces derniers ne » sont pas rédigés en grec moderne, mais dans un idiome » qui, tout en ayant la prétention de se rapprocher du grec » de Xénophon n'arrive guère en somme qu'à la hauteur de » notre latin de cuisine. »

Je crois bien que l'auteur de ces lignes sans avoir changé d'avis sur le fond de la question, les trouverait aujourd'hui un peu rudes. Comme la querelle des Évangiles se compliquait d'une question religieuse, la *Revue des Études Grecques*, le premier moment de violence passé, a publié deux plaidoyers l'un pour la langue épurée, l'autre pour la langue populaire. Je n'oublie pas que, selon le programme, je ne dois vous donner ici que des *impressions* et que ce n'est point le jour d'entamer des discussions linguistiques. Eh bien, autant la langue du peuple, celle des chansons populaires, est gra-

cieuse, fraîche et charmante, autant cette langue épurée est froide et compassée. Même à des professeurs qui ont pour métier de lire et de commenter presque chaque jour des auteurs anciens, la langue des journaux d'Athènes donne à la fois du dégoût et du désespoir. Du dégoût pour cet idiome pédant et artificiel ; du désespoir en songeant que cette renonciation à la langue naturelle empêche la Grèce de produire de vrais chefs-d'œuvre littéraires.

Malheureusement il est bien difficile de convaincre les Grecs, et dans les discussions que j'ai eues quelquefois avec certains d'entre eux, j'ai toujours entendu le même argument : « Préférer la langue vulgaire à la langue épurée c'est manquer d'idéalisme ». On entend par là que c'est répudier, en quelque sorte, et briser le lien qui unit les modernes aux grands ancêtres. Mais cela même est tout à fait faux. Il suffit de lire les écrivains vulgaristes Ephtaliotis, Pallis, Palamas ou d'écouter parler les gens du peuple pour se rendre compte que les racines de la vieille langue n'ont point changé et que les mots ont évolué suivant des lois naturelles. Combien le mot qui vit, qui vibre et chante sur les lèvres des hommes est-il supérieur à celui qui est livresque et pour ainsi dire momifié !

M. Krumbacher — tel la pauvre Cassandre — a, là-dessus fait entendre aux Grecs de bien grandes vérités. « Un élément morphologique disparu, dit-il, s'agit-il même d'une seule lettre, est aussi impossible à ressusciter qu'il est impossible à la médecine de nous recoudre un doigt coupé qui est resté pendant un an dans l'alcool. » Il ajoute, il est vrai, que la raison de cette conception erronée doit être cherchée dans l'organisation de l'enseignement scolaire, et dans son prolongement pratique par la presse et la littérature. « Il s'est formé peu à peu chez les lettrés et les demi-lettrés l'idée obscure que la langue épurée dont on leur a indiqué les formes et les mots depuis l'enfance, n'est pas seulement la langue normale de la littérature, mais encore une langue vivante et naturelle. »

L'avenir de la littérature grecque moderne est-il donc si

noir ? Je ne le crois certes pas. D'abord les œuvres des écrivains vulgaristes dont je citais tout à l'heure quelques noms ont un grand charme. Et puis, il faut compter sur la venue d'une grande œuvre littéraire qui pèsera plus dans la balance que toutes les discussions théoriques. J'espère que l'histoire du néo-grec ne sera un jour qu'une réplique de la fable de Cendrillon. Le néo-grec, c'est cette jolie jeune fille, mal vêtue et dédaignée qui reste modestement près du foyer ; la langue épurée ce sont ses sœurs coquettes et orgueilleuses qui vont au bal et dans toutes les solennités. Mais quelque prince s'avisera que la dédaignée a plus de finesse et de grâce et en fera la plus brillante et la plus adulée des reines : ce prince, ce sera l'écrivain de génie, le Messie attendu qui rendra à la Grèce moderne l'éclat glorieux du passé.

Nous allons maintenant pour terminer faire quelques projections des monuments d'Athènes.

1<sup>re</sup> Projection : les Propylées ;

2<sup>e</sup> Projection : le Parthénon.

Vous ne vous attendez pas sans doute à ce que je vous fasse, devant cette projection, une nouvelle prière sur l'Acropole. Il faut avouer pourtant qu'il est impossible de n'en pas faire une devant la réalité. Quand on a conscience de ce qu'est l'art grec, de ce qu'il contient d'équilibre, de raison, de pure humanité, on éprouve une émotion profonde et vraiment religieuse devant ce monument qui en est l'admirable symbole et qui est bien, comme dit Renan « l'idéal cristallisé en marbre Pentélique ». Par elles-mêmes, ces pierres dont les proportions sont si belles donnent à l'esprit un contentement parfait, mais l'idée de ce que nous leur devons nous inspire un vrai sentiment de piété. Tout est si proportionné dans ce monument qu'il peut d'abord sembler petit. C'était, il est vrai, la demeure de Pallas Athéné, et non, comme nos temples modernes un vaste lieu de réunion pour les fidèles. J'ai également vu les colonnes du haut du fronton, et cette hauteur de 10 mètres 41 donne une impression assez vertigineuse, d'autant que les Grecs ne mettent pas de garde-fous : si l'on voulait par dis-

traction prendre du champ pour regarder le paysage, qui est merveilleux, on se briserait sur le marbre des degrés, ce qui serait évidemment une mort glorieuse, mais certaine.

3<sup>e</sup> *Projection* : la Tribune des Caryatides. On a dit justement des Caryatides qu'elles sont « un chef d'œuvre d'art et de raison ». L'étude du détail (plinthe carrée sur laquelle elles reposent, coussinet, oves du chapiteau, entablement, ordonnance et style de la chevelure) nous explique dans une certaine mesure l'impression d'harmonie que produit ce monument.

Je n'ai pu vous parler que très brièvement des monuments d'Athènes, et de quelques-uns seulement ; je vous dirai pour finir que si la France est au premier rang des nations philhellènes, cette causerie agrémentée d'images avait surtout pour but de fortifier, pour sa très modeste part, cette tradition séculaire.

---

## La Vente de Charité

---

Notre vente de charité a eu une fois de plus le succès accoutumé.

Malgré la pluie et la neige, la grande salle des fêtes de la mairie offrait un aspect des plus animés.

C'était sur un véritable rideau de plantes vertes que se détachaient les draperies claires des comptoirs ; l'estrade avait été transformée en un véritable bosquet où, sur des petites tables on prenait très confortablement le thé.

Tout au fond, tenant la largeur de la salle, s'étendait le comptoir si artistique tenu par nos professeurs.

On y trouvait mille choses : depuis les carnets et piles de papier à lettres jusqu'aux objets d'art en passant par les ouvrages, gravures, photographies, livres anglais, et bibelots divers.

C'était certainement le clou de la vente ! Cette année

M<sup>lle</sup> Dugard, M<sup>me</sup> Flobert et M<sup>lle</sup> Leroux avaient pu se joindre à M<sup>lle</sup> Scott, M<sup>me</sup> Ficquet, M<sup>me</sup> Mallet, M<sup>lle</sup> Bérillon.

Puis, sur les côtés s'alignaient les divers bazars où se vendaient les objets les plus variés. L'éventaire de M<sup>lles</sup> Lévy garni de mille articles divers : ouvrages, layette, vases, bibelots, attirait de nombreuses acheteuses.

Le comptoir de papeterie de M<sup>lles</sup> Polack retenait également l'attention. Celui de M<sup>lle</sup> Gessner, où abondaient statuettes, cartes postales et voilettes ; celui de M<sup>lles</sup> Maréchal et Duchesne offrant de nombreux objets pyrogravés, avaient aussi beaucoup de succès.

Ensuite, le comptoir d'épicerie, tenu par M<sup>lles</sup> G. Lévy, Bacholle, Th. Pontsevrez, à qui M<sup>lle</sup> Taboureux prêtait son concours, était fort apprécié des personnes pratiques.

Sur une petite table, M<sup>lle</sup> J. Maury vendait de ravissants pots de fleurs qui furent bien vite enlevés.

A côté de ce comptoir, le buffet étalait largement ses assiettes de gâteaux et ses coupes de champagne.

Parmi les vendeuses M<sup>lles</sup> Bondois, Dupotet, Karpelès, Halphen, Thorne, suffisaient à peine, quoique avec beaucoup d'adresse, à contenter les amateurs.

A travers la salle, vendant des bouquets de violettes, de mimosa, des cartes postales illustrées et des billets de tombola, se promenaient de ravissantes fillettes dont quelques-unes ont fait de très belles recettes.

Après le tirage de la Tombola artistique, organisée par M<sup>me</sup> Delzant, la fête s'est terminée, par une vente aux enchères des plus animées.

Nous adressons maintenant nos remerciements à tous les collaborateurs de notre fête, et en particulier à M<sup>me</sup> la Directrice qui a assisté aux deux jours de vente, aidant l'organisatrice, M<sup>lle</sup> Milliard, notre dévouée vice-présidente à qui revient une très large part du succès.

Nous devons également des remerciements aux maisons qui ont bien voulu nous prêter un précieux concours par leurs dons généreux : Le Bon Marché, Le Louvre, le Printemps, la Belle Jardinière, les Galeries Lafayette, Les librairies

Hachette et Colin. M. Darlé qui nous a envoyé des boîtes de pains grillés, la pâtisserie Wanner, la Maison du Thé Kitoï.

---

## La Société de bienfaisance

---

### CERCLE AMICAL

La réunion de bienfaisance a eu lieu le jeudi 14 mars à 4 heures. M<sup>me</sup> la Directrice, Mlle Scott, M<sup>lle</sup> Pommier, M<sup>me</sup> Mallet y assistaient ainsi qu'une dizaine de sociétaires.

M<sup>lle</sup> Dreyfus, notre trésorière, nous a donné lecture des résultats de la vente de charité que nous étions impatientes de connaître.

Les recettes se répartissent ainsi entre les différents comptoirs :

Comptoir n° 1.....	662 25
Comptoir n° 2.....	447 »
Comptoir n° 3.....	1.476 »
Comptoir n° 4.....	795 »
Comptoir n° 5.....	110 50
Comptoir n° 6.....	113 25
Comptoir de fleurs.....	141 20
Tombola.....	237 »
Buffet (200 fr. de frais déduits).....	34 35
Vente aux enchères et vente par les enfants.....	259 »
Total.....	4.276 50
Dont il faut retrancher pour frais généraux.....	215 60
Il reste donc.....	4.060 90

c'est-à-dire environ 400 fr. de plus que l'an dernier.

Nous sommes donc bien riches en ce moment, et nous avons l'agréable perspective de pouvoir soulager de nombreuses misères, de faire bien des heureux.

On passe ensuite à d'autres questions. D'abord à propos du cercle amical qui aura lieu le dimanche 14 avril, M<sup>me</sup> Mallet propose aimablement de distraire nos jeunes invitées par une séance de projections, et M<sup>lle</sup> Milliard organise avec elles une petite représentation.

Nous avons pensé qu'il vaudrait mieux désormais avoir la réunion de Bienfaisance avant le Cercle Amical, et nous la fixons au 1<sup>er</sup> jeudi de chaque mois (exception faite pour le mois d'avril à cause des congés de Pâques).

M<sup>me</sup> la Directrice nous parle ensuite de la famille Delarbre. M<sup>me</sup> Delarbre, sera obligée d'accompagner au mois de juin, la personne chez qui elle travaille, elle ne peut laisser seuls ses deux enfants non placés ; nous allons faire notre possible pour les envoyer à la campagne pendant trois mois ; grâce au docteur M. Noiré, la petite malade est maintenant à l'hôpital St-Louis.

M<sup>lle</sup> Scott nous entretient alors de deux pauvres vieilles demoiselles recommandées par M<sup>lles</sup> Berhneim. Le cas est très digne d'intérêt : l'une est malade, l'autre, à peine valide, vend de la mercerie dans les rues de Passy, et gagne quelques francs par mois !

M<sup>lle</sup> Scott qui les a visitées a constaté leur détresse ; elle leur a donné 10 fr. et a fait pour elles une commande de lait et d'œufs.

Nous la remercions d'avoir prévenu ce que nous aurions décidé de faire.

M<sup>lle</sup> Scott propose ensuite d'accorder un secours momentané à une de nos jeunes invitées du Dimanche : Jeanne D., La fabrique où elle travaillait a brûlé et elle se trouve sans ouvrage. Or, elle pourvoyait en grande partie à la dépense de sa famille, — et n'a pu encore trouver d'autre occupation. — Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Nous nous sommes alors séparées après nous être donné rendez-vous le 11 avril.

## CERCLE AMICAL

Une quinzaine d'anciennes élèves étaient venues le dimanche 10 mars se joindre à M<sup>lle</sup> Scott, qui nous a consacré toute son après-midi, et à Madame la Directrice, qui est restée avec nous une partie du temps. Des innovations ont été accueillies avec enthousiasme. Un jeu très animé de portraits servit en même temps de concours ; car il y avait pour chacune des lots utiles : mouchoirs, rubans, savons, carnets, vases et bibelots divers (restes de notre vente).

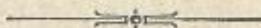
Un phonographe, prêté par S. Cahen, qui fit entendre des airs variés : « Marche Hongroise, Hymne national anglais », etc., eut un grand succès.

Après le goûter nous avons eu l'idée d'apprendre quelques nouvelles danses à nos invitées. C'est avec plaisir qu'elles suivirent les leçons de leurs professeurs improvisés, tandis que Marie Halphen était au piano. Vers la fin de la journée, beaucoup d'entre elles s'étaient déjà familiarisées avec la « Berline » et le « Pas-de-quatre », et les dansaient très gentiment.

Un jeu de « Ping-Pong » ; quelques chœurs organisés par M<sup>lle</sup> Botz firent passer rapidement le reste de la journée.

A la fin de l'après-midi, M<sup>lle</sup> Scott, aidée de M. Bacholle, prit note des noms et adresses des maisons où travaillent nos jeunes invitées (nous n'avions pas ce renseignement pour toutes) ; elle reçut ensuite les cotisations apportées très fidèlement chaque mois.

Enfin après avoir choisi de nouveaux chants pour la réunion prochaine et reçu de l'étoffe pour confectionner des chemises, nos jeunes amies se sont séparées emportant le souvenir d'une charmante après-midi.



## ENGLISH CLUB

---

On March 2<sup>nd</sup>, Lucie Garnier gave us a most interesting account of her stay at Cheltenham College, and showed us some very good photographs of the place and its neighbourhood.

This fine school, now one of the largest in England, reached its full development under the direction of Miss Beale, who died quite lately. When she became the headmistress of Cheltenham College, there were only sixty pupils, and now there are a thousand girls.

Lucie Garnier told us that she had been struck by English girls' obedience to the rule; she thought that in England the sense of discipline seemed far more developed than among ourselves.

As in many other English schools, the method used in literary teaching, chiefly appeals to the memory, and we all thought our French method more interesting and profitable.

Jeanne Mispoulet told us of an Anglo-French school, at Surbiton where she spent some very happy months and where the two methods are combined, with a very good result.

Lucie Garnier then spoke of her visit to Birmingham; she stayed there with a lady who is the head of a *Women's Settlement*. As many of us were not acquainted with such English *Settlements*, Miss Scott gave us some very interesting information about Toynbee Hall and various other *University Settlements*.

We then looked with pleasure at some photographs of Cadbury's chocolate-factory. It is a large building standing outside Birmingham, at Bourneville. The people working in the factory live in pretty cottages; they have lovely playgrounds for the children and a large gymnasium for men.

Mr Cadbury is a philanthropist most actively interested in this *garden-city* of his.

His being a Quaker led us to speak about that sect, and

Miss Scott described a Quakers' meeting she attended once in London.

Lack of time made it impossible for us to have our debate on *King Lear*, which had to be put off.

A pleasant conclusion to the meeting was a charade acted by Th. Pontsevrez and J. Mispoulet. The word to be guessed was the name of the American poet *Longfellow*, whose centenary is being celebrated beyond the Atlantic. (He was born February 27<sup>th</sup> 1807).

Our next meeting cannot take place until the second Saturday of April, because of the Easter holiday.

We then shall have our debate on *King Lear*. Bacon having been mentioned by Lucie Garnier as one of the authors to be studied at Cheltenham, this year, we have decided to discuss upon some of his best-known sayings, and by way of recreation we also intend having a few riddles!

We hope that the members who have not joined us in the wintermonths will feel tempted to do so when spring has come!



## DEUTSCHER VEREIN

---

*Sitzung vom 12. Februar.*

Dieser Versammlung wohnten M<sup>lles</sup> S. Bernheim, C. Pollack, A. Ponchont sowie zwei neue Mitglieder, M<sup>lles</sup> L. Mantoy und J. Mispoulet bei; die beiden begrüßten wir mit großer Freude. Fräulein Kastler, kam zu uns, sobald die Schule aus war.

S. Bernheim sagte uns einige Worte über eine zeitgenössische österreichische Schriftstellerin, die den Namen Marie von Ebner-Eschenbach führt. Sie versuchte zuerst Dramen zu schreiben, da es ihr aber mislang verfasste sie Erzählungen, von denen einige unter dem Titel « Dorf und Schlozgeschichten » erschienen sind. Was diese Erzählungen charakterisiert, das ist eine große Beobachtungsgabe; gewöhnlich beschreibt sie den Adelstand, dem sie angehört, oder die Bauern mit denen sie Mitleid hat. Auch besitzt sie einen feinen Humor. Die Werke dieser Schriftstellerin haben einen bedeutenden sittlichen Wert. Um uns davon zu überzeugen las uns S. Bernheim eine Erzählung der Ebner-Eschenbach vor, die « Der Muff » betitelt ist. Die Handlung der Erzählung ist folgende: Die Generalin, die Doppelgängerin der Ebner-Eschenbach, kommt in der besten Stimmung aus einer Nachmittagsgesellschaft, trotzdem sie wohl bewusst ist, dasz es ein Unsinn, ja sogar ein Verbrechen sei, den Armen auf der Strasse etwas Geld zu geben, kann sie nicht umhin, heute wieder dieses Verbrechen so lange zu begehen, bis ihre Börse keinen einsigen Heller mehr enthält. Als das geschehen ist geht sie an einer armen alten Frau vorüber, die vor Kälte am ganzen Körper zittert; der Generalin tut es schrecklich leid kein Geld mehr zu haben um dieser Armen zu helfen. Plötzlich denkt sie an ihren eignen Muff denn sie sofort der Hilfebedürftigen schenkt damit diese wenigstens ihre Hände erwärmen könne. Die Alte überglücklich, drückt der Generalin ihren Dank mit großer Beredsamkeit aus.

Am folgenden Tag aber erscheint die Bettlerin im Hause der Generalin in Begleitung eines Wachmannes.

Ein Schutzmann hatte nämlich geglaubt die Alte hätte den Muff gestohlen und er hatte sie gezwungen auf der Polizei zu übernachten.

Die Generalin erklärt dem Wachmann dass sie wirklich den Muff der Alten geschenkt hat. Diese verlangt aber ein « Schmerzensgeld für die ausgestandenen Wohltaten ».

Dieser Lektüre folgte eine lebhafte Debatte über das Thema : Soll ein junges Mädchen einen Aufenthalt in der Fremde machen ?

Die Schlussfolgerung war dasz ein Aufenthalt in der Fremde meistens für die Ausbildung eines jungen Mädchens sehr gut ist.

Nachdem mehrere Mitglieder sich Bücher zum Mitnehmen herausgewählt hatten, trennten wir um 5 Uhr.

#### *Sitzung des 12<sup>ten</sup>. März.*

Die letzte Versammlung, die am 12<sup>ten</sup>. März stattfand, war sehr interessant. Die anwesenden Mitglieder waren M<sup>lles</sup> S. Bernheim, J. Mispoulet, M. Mulley und A. Ponchont, die zu der allgemeinen Freude dieses Mal den ganzen Nachmittag mit uns verbringen konnte. Ein neues Mitglied, Fil. G. Halphen, hatten wir das Vergnügen willkommen zu heissen. Frl. Kastler hatte die Liebenswürdigkeit dem zweiten Teil der Sitzung beizuwohnen. Entschuldigt hatte sich Frl. C. Pollack einer Erkältung wegen nicht kommen zu können. Wir verbrachten zwei Stunden auf eine recht angenehme Weise.

Sophie Bernheim sprach uns von Nürnberg und zeigte Bilder davon. Es ist eine grosse protestantische Stadt in Baiern : das ist seltsam, denn Baiern ist ein katholisches Land. Die Stadt ist von hohen Festungen umgeben. Unter den prachtvollen Gebäuden sind die Burg und die Kirchen von S<sup>t</sup> Sebaldus und S<sup>t</sup> Lorenz besonders zu nennen. In den Strassen und hauptsächlich auf den Plätzen, denn die alten Strassen sind sehr schmal, sieht man viele wunderschöne

Brunnen; Sophie Bernheim nannte den Tugendbrunnen, den Schönen Brunnen und einen andern, der sehr komisch aussieht, er stellt nämlich einen Knaben dar, der zwei Gänse in seinen Armen trägt, und wird deswegen den Gänsemännchenbrunnen genannt.

Aber es dünkté uns dasz alle diese Gebäude zu viel geziert wären.

Das germanische Museum wurde auch erwähnt. Es besteht aus Sammlungen, die den verschiedensten Gebieten angehören; dort finden wir nämlich Handschriften aus dem Mittelalter; neben den ersten Versuchen in der Buchdruckerkunst, die berühmte Nürnberger Eiersammlung (darunter versteht man Uhren die eine ovale Form haben), neben allerlei Hausgeräten. Auch ist dort eine Bildersammlung zu nennen, worunter sich Werke von Albrecht Dürer befinden. Kurz, dieses germanische Museum soll einen Begriff der deutschen Kultur geben.

Nürnberg ist die Heimat groszer Männer, wie Hans Sachs, der berühmte Meistersänger, Albrecht der Maler; Peter Fischer und Adam Kraft, diese beiden letzten waren wohlbekannte Bildhauer.

In einem kleinen Gasthaus, Bratwurstglöcklein genannt, zeigt man die Gläser dieser Künstler.

Dann sagte Sophie Bernheim einige Worte über die Spielzeug und Spiegelindustrien die in dieser Stadt seit Jahren bedeutend sind.

Da einige Mitglüeder, die eine Rolle in der Komödie « Versalzen » spielen sollten, krank waren, lasen wir ihre Rollen, und auch Mademoiselle Kastler hatte die Güte eine abzulesen. Wir hatten, wie es sich ziemt, den Tisch mit einem Tischtuch, mit Tellern, Löffeln, Tassen und Schüsseln gedeckt die wir in einem sehr bequemen Eszschrank fanden: es sah sehr gelungen aus; Trudchen war sehr beschäftigt; sie brachte die Suppe, den Braten, die Brühe, den Salat und den Pudding eiligst herbei.

Endlich haben wir ein lustiges Spiel gehabt. Angèle Pouchont hatte Karten mit gemalten Blumen gebracht und wir muszten mit diesen Quartette zusammenbringen.

Nächstes Mal will A. Ponchont uns etwas Interessantes vorlesen; dann werden wir eine Debatte über die verschiedenen Arten wohlthätig zu sein haben.

Wir hoffen dasz die Mitglieder die dieses Mal abwesend waren, am Dienstag den 9<sup>ten</sup>. April um 2 Uhr 1/2 wiederkommen werden.

---

## Avis et Correspondance

---

Le Comité rappelle que l'Assemblée générale de l'Union, aura lieu le dimanche 7 avril à 2 h. à la Maison Familiale, 5, rue Arago, sous la présidence de M. Léon Bourgeois, ancien président de la Chambre des Députés. Nous serions très heureuses de nous y retrouver nombreuses, et aussi de voir quelques-uns de nos Professeurs, venir nous aider de leurs conseils.

Les membres sortants du Comité en Mai sont :

M<sup>me</sup> Delzant (Andrée Belin), *Présidente* ;

M<sup>lle</sup> Millard, *Vice-Présidente* ;

— M. Bondois ,

— M. de Curel ;

M<sup>me</sup> Morisse (M. Meyer, remplaçant Lucie Cerf.)

Les Sociétaires majeures françaises qui voudraient bien accepter les fonctions de Membres du Comité sont très instamment priées de le faire savoir à M<sup>me</sup> Delzant, *Présidente*, 23, avenue de Ségur, ou à M<sup>lle</sup> Longley, *Secrétaire-générale*, 15, rue de Baudreuil à Meudon.

M<sup>lle</sup> Milliard, *Vice-présidente*, 44 bis, Avenue de la Grande Armée, continue à s'occuper du service de placement. C'est à elle qu'il faut s'adresser pour les offres et demandes d'emplois.

M<sup>lle</sup> Longley, *Secrétaire-générale*, 15, Rue de Boudreuil à Meudon (Seine-et-Oise), rappelle aux sociétaires que c'est elle qui s'occupe de la rédaction du *Bulletin* et de la correspondance.

Pour ce qui concerne la composition de notre feuille mensuelle, avis, changements d'adresses, etc., s'adresser à elle.

Pour ce qui concerne l'envoi des *Bulletins*, s'adresser à M<sup>lle</sup> Verrier, 73, rue des Vignes.

---

## Changements d'Adresse

---

M<sup>lle</sup> Thérèse Dubosc, 78, Avenue Victor-Hugo.

M<sup>me</sup> Dubois (Aline Durand), La Chapelle-Moche (Orne).

M<sup>lle</sup> Renée Debat, 88, rue Mozart.

---

## Mariages, Naissance, Décès

---

### Mariages

Nous avons appris avec plaisir les mariages de :

M<sup>lle</sup> Jeanne Hauptart, avec M. Jack Rogers.

M<sup>lle</sup> Aline Durand, avec M. Auguste Dubois, principal clerc de notaire.

### Naissance

M. Guignot et M<sup>me</sup> Guignot (Marthe Pommier) nous ont fait part de la naissance de leur fille Denise.

### Décès

Nous avons le regret d'apprendre la mort de :

M. Bertrand, grand-père de M<sup>lles</sup> Julie et Marie Bertrand ;

M<sup>me</sup> Vve Collin, grand-mère de M<sup>lle</sup> Germaine Collin ;

M. Schneider, beau-frère de M<sup>lles</sup> Marie et Georgette Halphen;

M. Kahan, grand-père de M<sup>lle</sup> Stella Halperson;

Enfin, M<sup>lle</sup> Moria, professeur au Lycée, vient de perdre sa mère.

Nous adressons l'expression de toute notre sympathie à M<sup>lle</sup> Moria et à nos compagnes.



## Sociétaires et aspirante nouvelles

### Sociétaires

M<sup>lles</sup> Marie Halphen 8 bis chaussée de la Muette.

Georgette Halphen id.

### Aspirante

M<sup>lle</sup> Marcelle Mazurier, 4 bis Rue Pierre Guérin.



---

*Le Gérant* : A. COUESLANT.

---

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 9.671